

**Le Monde**  
pour **matinPLUS**

**Enseignement.** Une centaine d'universités, installées dans des villes moyennes, accueillent 130 000 étudiants. Des facs à taille humaine, moins chères, plus conviviales, et dont les résultats n'ont souvent rien à envier aux «grandes».

# Université: le pari de la proximité

Les petites facs offrent une alternative à dimension humaine

Quelque 130 000 jeunes poursuivent chaque année leurs études universitaires dans des villes moyennes (de 20 000 à 100 000 habitants), de préférence à la métropole régionale voisine. On recense ainsi plus d'une centaine de petites et moyennes universités, accueillant de quelques dizaines de jeunes (Mâcon, Rochefort, etc.), à plusieurs milliers (Bayonne, Quimper...). En majorité, ces établissements, qui se concentrent souvent sur les premières années de licence, sont des «antennes», ouvertes dans les années 1990 pour désengorger des universités-mères bondées. Avantages et inconvénients de ces «petites facs».

**Le coût.** L'avantage majeur. En choisissant une fac de voisinage, plutôt que celle de la capitale régionale, les familles déboursent «20 % de moins», d'après la Fédération des maires de villes moyennes. Un tiers des étudiants «de proximité» restent au domicile de leurs parents. Les autres paient des loyers mesurés : en 2006, selon l'Observatoire de la vie étudiante, une «garçonnière» coûtait 325 euros par mois dans une cité de moins de 100 000 habitants (hors Ile-de-France), contre 523 euros à Paris et 385 euros dans une métropole de 300 000 habitants.

Les petites universités favorisent ainsi la démocratisation de l'enseignement supérieur, accueillant des bataillons de boursiers: ils représen-

taient 41,1 % des effectifs d'étudiants à Valenciennes en 2005, 41,7 % à Béthune et Arras (record de France), contre 22,9 % sur l'ensemble du territoire. Revers de la médaille: des choix dictés par l'impératif de proximité et des filières souvent élues par défaut.

**Les enseignants.** Les facs de villes moyennes traînent une réputation de «placard», de «voie de garage» pour les enseignants. «On nous envoie régulièrement des profs gênants, dont les insuffisances deviennent trop voyantes pour la capitale régionale», reconnaît un directeur dans l'Est de la France, sous couvert d'anonymat. Nombre d'enseignants-chercheurs résident dans la métropole voisine et pratiquent des allers-retours incessants (Rennes-Saint-Brieuc, Toulouse-Albi...). Réputés décamper dès la fin du cours, certains de ces «turbo-profs» s'investissent peu dans l'accompagnement des jeunes.

**L'ambiance de travail.** Les petites facs ont pour elles des amphithéâtres à taille humaine, plus propices à l'étude. Le sociologue Eric Bernet, qui a suivi des jeunes inscrits au Creusot (Saône-et-Loire), constate qu'ils «réussissent légèrement mieux que leurs camarades de l'université-mère de Dijon, à origine sociale égale».

• **Les petites universités favorisent la démocratisation de l'enseignement supérieur**

En 2006, l'Inspection générale de l'Éducation nationale, après avoir disséqué une vingtaine d'établissements, concluait : «C'est dans ces universités de proximité (...) que l'on trouve les dispositifs d'encadrement les plus aboutis.» Celle de Bretagne-Sud (7 800 étudiants répartis sur Lorient, Vannes et Pontivy) attribue un tuteur enseignant à tous les petits nouveaux : «Ici, pas d'anonymat; on fait l'appel dans les amphithéâtres, on téléphone aux absents, on propose des cours de rattrapage aux décrocheurs dès la fin du premier semestre», détaille Eric Martin, son président.

A Bourges, «les bibliothécaires connaissent les professeurs et leurs programmes; elles anticipent, mijotent des dossiers pour les étudiants. On peut faire du sur-mesure», assure Michèle Pernier, responsable-adjointe de l'antenne de droit. En deçà d'une taille critique, toutefois, l'université risque de manquer de souffle : à Bar-le-Duc (Meuse), qui ne compte que 50 étudiants, le directeur reconnaît que ses classes «souffrent d'un déficit d'émulation et de motivation».

**La vie étudiante.** Les sociologues Laurence Faure et Alain Girard estiment que les étudiants en villes moyennes «vivent plus souvent dans le prolongement de la vie lycéenne», se privant ainsi de «la rupture culturelle et sociale nécessaire» qu'apporte le départ vers la capitale régionale ou Paris. Mais pour Julie Pétiard, en licence à Epinal après avoir tenté une première année à Nancy, «les petits campus sont plus fédérateurs. Quand une fête s'organise, tout le monde y va. Et quand un élève rate un cours, son voisin lui passe des photocopies. Ici, on s'entraide, à l'inverse de Nancy».

**L'insertion professionnelle.** Les universités de proximité, avec leurs «formations construites en phase avec l'environnement économique local», offrent des «taux d'insertion élevés» sur le marché de l'emploi, relève l'Inspection générale. Certaines antennes ont développé des cursus originaux, investi des niches : une licence axée sur la «Gestion des risques adaptée aux entreprises agricoles et agroalimentaires» à Bourges, une autre tournée vers l'«Hôtellerie et la restauration internationales», avec option chinois à La Roche-sur-Yon... En revanche, les petites facs sont souvent moins «performantes» sur les cursus généralistes (droit, histoire, lettres...), où elles rivalisent avec des filières déjà offertes par les grosses universités voisines. ■

Mathilde Mathieu



Le campus de l'université de Bretagne Occidentale, à Quimper (Finistère).